

LA FONTAINE ET RACINE

Séance du 5 Juillet 1898

Il me semble que nous pouvons parfois faire trêve à l'histoire, à l'archéologie, et causer un peu de littérature; cet exemple nous a été donné par plusieurs de nos confrères, aux études desquels nous n'avons pas refusé nos compliments; je ne rappelle que les noms de MM. Lefeyer et Leblond; c'étaient des professeurs, direz-vous; je l'admets; leurs travaux en étaient-ils moins neufs, moins intéressants? ne faisaient-ils pas une agréable diversion? Ce sera mon excuse d'avoir à vous présenter aujourd'hui, avec les œuvres de Mademoiselle Sophie Manéglier que nous devons à la bienveillance de son parent, notre nouveau collègue, M. Raison, les réflexions sommaires que l'examen de ces œuvres peut susciter.

Mademoiselle Manéglier était, pour ainsi dire notre compatriote, puisqu'elle a habité Igny-l'Abbaye. Elle y rappelle son retour par une élégie à monseigneur l'archevêque de Reims :

Je te revois enfin, vallon délicieux,
Où j'aime à promener ma douce rêverie :
Que j'aime, en me livrant aux plaisirs de l'étude
Errer dans votre solitude;

Tantôt sous un vieux chêne, et Racine à la main,
Je pleure sur l'amour et sur le cœur humain!...
Je vois de tes moines antiques
Passer l'ombre dans ces arceaux ;
J'entends leurs voix et leurs cantiques,
J'assiste à leurs pieux travaux...,
... Tout change, ainsi, rien ne s'arrête ;
Où tu priais, pieux anachorète...,
Je vois de mes neveux jouer la blonde tête!..

Igny est redevenu le séjour de « pieux anachorètes ». Les parents de Mademoiselle Manéglier ont cédé ce domaine redevenu un séjour de calme, de prière et aussi... une fabrique de chocolat.

Avant de vous communiquer les notes sur chacun des cinq volumes dont se compose la collection de l'auteur, je tenais à vous la faire connaître. Profondément religieuses, ses productions, les premières notamment intitulées « Poésies chrétiennes » témoignent d'une foi ardente, sincère, des réminiscences de Racine, de Jean-Baptiste Rousseau s'y rencontrent. Si la foi est très vive, le souffle poétique n'y fait point défaut ; on sent que la jeune fille — c'était en 1842 — a beaucoup, beaucoup rêvé ; c'était l'époque où Turquety, Brézeux, etc., la plétade catholique opposait aux attaques des disciples de Voltaire la doctrine fortifiante de l'Évangile en beaux vers que notre temps n'a point encore oubliés, donc, Mademoiselle Manéglier est poète, elle a beaucoup écrit, surtout en vers ; pouvait-elle faire autrement ? elle nous répondrait comme Ovide :

« J'avais promis de n'écrire qu'en prose » mais les mots venaient d'eux-mêmes se plier à la mesure et faisaient des vers de tout ce que j'écrivais :

Scribere conabar verba soluta modis :
Sponte sua carmen numeros veniebat adaptos,
Et quod tentabam dicere versus erat. »

Si les vérités chrétiennes ont trouvé dans Mademoiselle

Manéglier un interprète qui vous remet en mémoire les poèmes de Racine, fils, de Jean-Baptiste Rcusseau, les malheurs de la patrie sont loin de lui être indifférents. On peut en juger par les *stances* à l'occasion de la mort tragique du duc d'Orléans. Cette poésie a été publiée en 1842 peu de temps après ce funeste événement :

Pleurez, bons citoyens ; pleure France c'érie !
Tant de maux, de combats, de regrets confondus,
Du sort n'ont point encore lassé la barbarie :
Ah ! d'Orléans n'est plus !...
Cher prince, ainsi ta vie à jamais regrettée,
Loin des bords africains témoins de ta valeur,
Dans un choc imprévu voit sa course arrêtée
Par la main du malheur !...

La Société Racinienne — dont je vous entretiendrai sans doute plus tard — avait mis au concours l'éloge de Racine. L'auteur a obtenu une médaille d'argent qui lui a été décernée dans la séance publique du 26 juin 1843. Elle s'adresse aussi, dans une prosopopée ardente, au « peintre du cœur humain »... S'il est quelques charmes secrets qui aient échappé à mes yeux et que ton âme seule ait pu sentir, ô mon maître, révèle-les-moi ! déchire le voile qui me les cache, car tu n'eus jamais d'admirateur plus sincère, ni d'élèves plus dociles !... L'harmonie ne doit servir qu'à embellir la pensée de l'auteur, qui est la base première et fondamentale de tout ouvrage d'esprit ; qui peut se flatter de l'emporter sur Racine ? Quelles pensées que les siennes ! Comme elles sont belles, simples, touchantes, naïves, claires, sublimes ! Elles parlent à l'esprit sans effort, elle touche le cœur sans le vouloir ; on lit Racine et l'on pense et l'on pleure !... Quelle belle création qu'Iphigénie ! Je doute qu'on puisse jamais l'égaliser... Quelques critiques ont condamné l'amour d'Hippolyte : ont-ils bien pensé à toutes les richesses dont l'absence de

cette passion nous eut privés? Sans l'amour d'Hippolyte que deviendraient les sublimes fureurs de Phèdre? et ces beaux vers :

Œnone, qui l'eût crut? j'avais une rivale, etc...

Qui justifierait son crime sans sa jalousie? Elle nous ferait horreur...

Et Bajazet, et Andromaque, ne sont-ce pas là des pages à jamais immortelles? Ces vers d'Hermione :

Pourquoi l'assassiner? Qu'a-t-il fait? A quel titre?
Qui te l'a dit?

lorsqu'elle vient elle-même d'ordonner l'assassinat ne sont-ils pas d'un sublime qui ne le cède en rien au « qu'il mourut » du vieil Horace...

Heureuse la patrie qui le vit naître! heureuse, surtout, la ville qui donna le jour à ce grand génie! »

Il ne peut venir à l'idée de comparer les réflexions de Mademoiselle Manéglier — qui sont celles que nous avons tous faites après la lecture des tragédies de Racine — avec les observations si fines, si délicates, de M. G. Larroumet. L'une nous rappelle ce que nous avons ressenti, l'académicien nous narre des horizons nouveaux.

Les fables — et l'on n'en compte pas moins de 219, 24 de moins que La Fontaine, réparties en 8 livres — forment le deuxième volume. L'auteur déclare qu'elles sont toutes de son invention, qu'aucun sujet n'est tiré des anciens. Ce sont d'agréables allégories, de petits contes facilement rimés qui rentrent dans le commun de ces poésies fugitives dont on peut dire avec Martial :

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura.

Le prologue est une invocation à l'esprit de La Fontaine :

Esprit de La Fontaine
Qui me parle tout bas,
Oh! donne-moi ta veine
Et ses piquants appas... etc.
Viens donc, Muse immortelle.
— Ton maître l'a permis —
D'une vive étincelle
Enflammer mes récits;
Répands avec largesse
Sur eux de ton auteur,
La grâce et la sagesse
Et le style enchaîneleur!

Je n'oserais affirmer que, malgré la permission du Maître, la muse s'est rendue au chaleureux appel de Mademoiselle Manéglier. J'ai lu quelques-uns des apologues : le Réveil d'un peuple (Fable XIV, livre I^{er}, p. 39). Il y a là une imitation éloignée, si vous voulez, du discours du Paysan du Danube de notre La Fontaine, qui n'est pas sans mérite :

Les circonstances font les hommes :
Fortunes, éprouve-nous, tu sauras qui nous sommes!

Les Hirondelles (Fable XXIII, la dernière du livre I^{er}) me paraissent renfermer une allusion au célibat de Mademoiselle Manéglier; en effet, cette moralité accuse un regret — j'allais dire un dépit personnel :

Ah! si j'étais aimé et surtout si j'aimais!
Je ne voyagerais jamais, etc...

Les œuvres de notre poète ressemblent; par leur plan, aux albums de Fr. Lecart; aucune méthode n'avait réglé leur production. Quand un volume était complet, l'auteur

en entreprenait un autre; l'inspiration, souvent l'évènement politique, en amenait l'éclosion. Ainsi le 3^e volume 1878, rappelle en vers émus la mort de Béranger, celle du général Cavaignac; outre des stances à la Bruyère, au chancelier de l'hôpital, aux généraux Foy, Lamoricière, Bedeau, on y trouve des odes à la Poésie, à Sapho, à l'Amour, au courage, à Damon, à Sully, etc., et de plus, quelques mots sur l'Apologue, sur la Poésie, sur La Fontaine, sans compter un éloge des Champenois qui rappelle la spirituelle épître de M. Herluison sur le proverbe : Quatre-vingt-dix-neuf moutons... dispensez-moi du reste; Thibaud-le-Grand ou le trouvère, La Fontaine, Colbert, Turenne :

Mais là je m'arrête,
C'est assez, je crois,
Prouver qu'il n'est point bête
Le bon Champenois...

Je crois bien! Ce n'est point ici que l'on me contredira...
« J'ai toujours eu pour l'apologue une prédilection particulière... Pendant dix ans j'ai fait de La Fontaine, cet auteur inimitable, ma lecture habituelle; j'en ai savouré tous les charmes, compté toutes les beautés une à une sans jamais me lasser de le faire et le lendemain me trouvait aussi attentive que la veille à la lecture de ses œuvres immortelles... Il parle au cœur encore plus qu'à l'esprit; vous croyez l'avoir senti tout entier, quand vous l'avez lu; vous vous trompez, en le relisant vous apercevrez une foule de beautés nouvelles qui vous avaient échappé, ou plutôt qui vous semblent toujours nouvelles, tant elles ont l'art de toujours plaire... Je me garderai bien de le commenter, la tâche est au-dessus de mes forces; c'est un moraliste plein de raison, un conteur aimable, un peintre inimitable. Ses fables sont, à mon avis, le plus bel ouvrage qui soit sorti d'une tête pensante; en lui tout se trouve réuni : profondeur, naïveté et sublimité de pensées, style

admirable, harmonie continue. C'est là surtout que l'on trouve le charme qui captive le cœur, la raison saine qui parle à l'esprit, et

La grâce plus belle encore que la beauté.

« Sans doute, tous les hommes ont à peu près les mêmes idées, mais tous n'ont pas la même manière de les rendre. Elles se moulent, pour ainsi dire, sur les passions de chacun et se modifient suivant leurs facultés, dans le cœur innocent et pur, elles sont douces et naïves; dans l'âme forte et vertueuse, grandes et sublimes, dans l'âme mélancolique, elles se revêtent de ce charme rêveur qui tient plus du ciel que de la terre et que la muse du poète a seule le privilège de sentir ici-bas » — Cette remarque nous semble un trait de l'autobiographie de Made moiselle Manéglier qui termine ainsi : « Puissent Racine et La Fontaine, ces grands maîtres dans l'art difficile de penser, reconnaître que c'est principalement par la vérité des idées et la clarté du style que j'ai tâché de prouver que je les avais lus avec quelque fruit ! »

Les éloges et les encouragements n'ont point manqué à l'auteur : dès 1840, Béranger, à la suite d'une visite, lui disait : j'ai regretté que les préoccupations politiques, qui n'ont pas trop cessé depuis, n'aient pas laissé accorder à votre muse l'attention qu'elle méritait... Il lui disait en 1850 à propos de la publication des *Poésies chrétiennes* : « Il appartient à une muse qui chante aussi bien la tolérance de parler aux cœurs assez malheureux pour être restés fermés aux accents de la religion; c'est une mission divine. Mais une crainte m'est venue : la publication de votre recueil est-elle un acte d'humilité? N'avez-vous pas à redouter les louanges qu'il doit vous attirer? » On ne peut pas louer plus finement. D'autres félicitations de MM. Emile Olivier, comte de Las Cases, Adrien Péladan,

Aristide de Fanienne et l'abbé H. Congnet, helléniste distingué, décédé doyen du chapitre de la cathédrale de Soissons. M. Congnet avait visité Igny, pris des communications des *Poésies* et déclarait que « cette lecture l'avait extrêmement touché ». Ces succès ne suffisaient point à l'auteur que la passion de l'étude dominait. Dans le quatrième volume où se trouvent les attestations que je viens de relever, nous enregistrons des comédies en prose et en vers dans la forme des *Proverbes dramatiques* de Théodore Leclercq qui ont eu tant de vogue de 1823 à 1830 et donnent, au sentiment de Sainte-Beuve, l'idée d'un La Bruyère féminin et adouci. Voici les titres des Proverbes, non, des comédies de Mademoiselle Manéglier; (prose) *Charles ou le jeune avocat; Amour-Honneur-Patrie; Qui choisit prend le pire; Rage de noblesse;* (vers) *Il ne faut jurer de rien; Une vieille fille.* « J'ai voulu prouver, dans cette comédie, que la vertu n'est pas un vain mot et que, lorsqu'elle règne véritablement dans un cœur, elle le fait triompher des plus grandes passions et le rend fidèle au devoir ».

Le cinquième volume a pour titre : Pensées morales et philosophiques; ce n'est pas complet, il faudrait y ajouter : littéraires, sociales, religieux, autobiographiques; je le prouve par quelques citations : « Si Dieu en me créant m'avait fait cette question : Que veux-tu être? — sage. Et encore celle-ci : De quelle profession? — Fabuliste... J'ai eu deux grandes passions dans ma vie; l'amour de la patrie et celui de la poésie... Si je m'étais mariée, je n'eusse pas tenu à la beauté physique, mais aux charmes de l'esprit et aux qualités de cœur... Je ne reconnais qu'une sorte d'aristocratie, c'est celle du talent, ou, pour mieux dire, du mérite personnel... L'homme d'esprit sait seul écouter; aussi lui seul profite des idées de son interlocuteur... J'ai quelquefois commis des fautes, mais jamais sans m'en repentir... Je n'ai jamais eu de mauvaises pensées sans prier Dieu de m'en délivrer... Saint-Louis est le roi que j'aurais

le mieux aimé être, si le choix de mon existence eut dépendu de ma volonté. Comme ministre je me serais fait Sully; comme général Turenne; comme peintre Raphaël; comme prosateur Châteaubriand; enfin comme poète Racine ou La Fontaine; et je ne suis rien!!! Voltaire me fait rire des hommes, Rousseau me les fait haïr ou plaindre, Racine ou La Fontaine me les font aimer. Racine et La Fontaine sont mes auteurs... Se croire heureux, c'est l'être. « Une femme d'esprit qui sait se taire a plus que de l'esprit... »

Ce volume qui comprend un éloge du général Cavaignac se termine, le croiriez-vous, par cette thèse qui ne paraît guère rentrer dans le rôle d'une femme : « Principaux devoirs d'un président de République ». Il ne s'agissait pas de M. F. Faure. Mademoiselle Manéglier avait composé à 21 ans une tragédie, oui, une tragédie en cinq actes « Virginie » la jeune romaine que son père Virginius immola pour la soustraire au déshonneur que lui réservait Appius Claudius. J'ai tâché, dit l'auteur, d'inspirer l'amour de la patrie et de la vertu qui est de tous les siècles ».

L'œuvre, comme je le viens d'exposer, est multiple, considérable. Toutes les parties qui le composent n'ont pas le même mérite, assurément. Nous joindrons nos félicitations à celles des éminents critiques que j'ai cités par rapport aux poésies chrétiennes notamment et nous adresserons nos remerciements à notre confrère M. Raison qui nous a mis à même de rendre justice à une muse champenoise et de vous entretenir de nos immortels compatriotes : Racine et La Fontaine.

MOULIN.